



HAL
open science

Le Temps retrouvé de Roland Cailleux

Guillaume Perrier

► **To cite this version:**

Guillaume Perrier. Le Temps retrouvé de Roland Cailleux. Revue d'études proustiennes, 2022, 17, 10.48611/isbn.978-2-406-14534-9 . hal-04016612

HAL Id: hal-04016612

<https://hal.science/hal-04016612>

Submitted on 6 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***Le Temps retrouvé* de Roland Cailleux**

Pour Jean-Yves Tadié

Comment penser la lecture du *Temps retrouvé* ? On peut réfléchir sa propre lecture, au risque de donner une signification générale à des opérations subjectives. On peut aussi prendre l'exemple d'un lecteur particulier, pour évaluer avec plus de recul ses caractéristiques et tenter d'estimer la valeur générale de sa lecture.

Quel lecteur ? Prenons par exemple un certain Roland Cailleux : « Né à Paris le 4 déc. 1908. 1 m 81 ; poids invariable 65 kg. Asc[endance] : Picardie, Auvergne. Marié au D^r Marguerite Cailleux, auteur du *Mariage vécu* (P. Horay)¹ ; 3 filles : Catherine, Isabelle, Françoise. [Automobile] Aronde. A[ntécédents] f[amiliaux] : 27, dont une amibe dysentérique (Cf. *Les Esprits animaux*). Débuts : études médicales. Thèse sur la doctrine homéopathique et ses critiques. Médecin de l'hôpital français de Londres. Spécialité : gastro-entérologie. Apprécie le pâté de canard, le gigot brayaude². »

Médecin de cure dans la station thermale de Châtel-Guyon, dans le Puy-de-Dôme, il n'est pas n'importe quel lecteur de Proust puisque, familier d'André Gide et Roger Martin du Gard, il publie quatre livres publiés chez Gallimard entre 1943 et 1956. En 1948, il fait paraître *Une lecture*, roman³ dont le personnage principal, Bruno Quentin, est un homme d'affaires parisien, trentenaire ordinaire, dont la vie est bouleversée, coup sur coup, par la découverte d'une maladie pulmonaire et, durant la cure qui s'ensuit, par la lecture de *À la recherche du temps perdu*.

Roland Cailleux explique le titre du livre ainsi : « [...] je n'avais nullement l'intention d'écrire un ouvrage de critique sur Proust, mais un vrai roman, exactement le roman du lecteur, dont Proust était l'occasion. C'est d'ailleurs pourquoi je ne l'ai pas intitulé : *Le Lecteur de Proust*, mais bien *Une Lecture*. C'était une lecture entre tant d'autres, mais j'espérais que cela ressemblerait à toutes les grandes lectures⁴. »

L'exemple peu paraître excessivement complexe, car il ne s'agit pas du témoignage direct d'un lecteur réel, mais de la lecture fictive du roman de Proust par un personnage de roman. C'est un exemple intéressant, cependant, car on observe chapitre après chapitre – chaque tome du roman donnant lieu à un chapitre – le processus de lecture, comme dans une expérimentation scientifique : la compréhension progressive, l'interprétation personnelle et la transformation existentielle du lecteur. Comment ce personnage réagit-il à la lecture du *Temps retrouvé* ? Quelle vision nous en donne-t-il ? Que nous apprend-il sur ce livre, sinon sur sa lecture ?

¹ Docteur Marguerite Cailleux, *Le Mariage vécu*, Paris, Éditions Pierre Horlay, 1954. Roland Cailleux a rédigé l'« Opinion du mari » qui suit chacun des vingt-trois chapitres (à l'exception du chapitre 5 sur « Les rapports sexuels»). On lit par exemple dans l'« Opinion du mari » du chapitre 3 sur « Le passé » (p. 43) : « J'imagine que vous n'avez pas épousé la petite Gilberte Swann avec qui vous jouiez aux Champs-Élysées et dont vous étiez éperduement amoureux à quatre ans. »

² Georges Allary, « CAILLEUX, Roland », *Crapouillot*, n° 42, « Dictionnaire des contemporains », Octobre 1958, p. 23.

³ Roland Cailleux, *Une lecture. Roman*, Paris, NRF, Gallimard, 1948 (réédition : Roland Cailleux, *Une lecture. Roman*, Préface d'Alexandre Vialatte, [Monaco/Paris,] Groupe Privat/Le Rocher, Collection Motifs n° 294, 2007). Nous donnerons les références dans l'édition originale puis, entre parenthèses, dans la réédition.

⁴ Roland Cailleux, « Ce sujet, je le portais en moi », dans *Avec Roland Cailleux*, Paris, Mercure de France, Collection Ivoire, 1985, p. 156-161, ici p. 158. Voir aussi *ibid.*, p. 151-155 : Roland Cailleux, « Sur Marcel Proust » (1950). Sur l'œuvre de Roland Cailleux, voir Paul Renard, « Roland Cailleux (1908-1980). La connaissance et la parole », *Roman 20-50. Revue d'étude du roman du XX^e siècle*, n° 52, décembre 2011, p. 133-140.

Le livre de Roland Cailleux est composé de trois parties : avant la lecture, pendant la lecture, après la lecture. Nous nous proposons d'analyser ici la lecture du *Temps retrouvé*, qui correspond au dixième chapitre de la deuxième partie, mais qui, en outre, en tant que dernier tome de l'œuvre de Proust et résolution de l'intrigue, suscite une forte attente, en amont du chapitre en question, et, en aval, un certain nombre de réflexions.

Première partie : avant *Le Temps retrouvé*

Rien ne prédispose Bruno Quentin, bon vivant, jeune patron d'une petite entreprise qui fournit en verrerie les cafés parisiens, à lire *À la recherche du temps perdu* ni à devenir un admirateur de Proust, sauf peut-être la fréquentation de sa maîtresse, Dora, actrice de théâtre : elle surnomme « Morel » son ami gay, Berty, elle lit *Le Côté de Guermantes* et un jour, pour ne pas la froisser, Bruno glisse discrètement le chèque qu'il lui donne chaque mois entre les pages de ce livre⁵.

À l'occasion d'un examen médical de routine, pour souscrire une assurance-vie, il apprend qu'il souffre d'une maladie pulmonaire et se voit prescrire une cessation immédiate de ses activités professionnelles, un changement complet de mode de vie et une cure à Grasse (Alpes-Maritimes). Pour passer le temps, il décide d'acheter les premiers volumes du roman de Proust. Malgré ses préjugés, il ne tarde pas à se plonger dans le livre et il ne le quitte plus jusqu'à la fin de sa cure.

Pour la bonne intelligence des citations qui suivent, précisons que, dans *Une lecture*, le titre *À la recherche du temps perdu* est abrégé en « le Temps perdu » – alors que nous disons plutôt aujourd'hui « la Recherche » – et que le héros-narrateur est appelé « Marcel ».

Dès la lecture de *Du côté de chez Swann*, le héros de Cailleux éprouve une certaine réticence à l'égard de la « philosophie de l'auteur ». Il désigne ainsi l'explication du phénomène de mémoire involontaire déclenché par la madeleine qui, volontairement, n'est qu'ébauchée dans « Combray » et qui sera développée dans *Le Temps retrouvé* : « lorsqu'il eut fini avec Combray, Bruno, ne trouvant pas de réelle différence entre les souvenirs involontaires de Marcel (visites de Swann ou angoisses vespérales de l'enfant) et les évocations provoquées par l'absorption de la petite madeleine, s'enferma plus étroitement dans sa conviction que la philosophie de l'auteur n'était pas à la taille de son génie littéraire. Sans se proposer de faire dorénavant bon marché de son système d'idées, il se promit de ne plus s'y attarder et de suivre plus attentivement que jamais, au contraire, l'intrigue et l'étude des caractères⁶. » On peut voir là la simple répétition, inévitable à chaque lecture, du malentendu que Proust présentait au moment de la parution du premier tome⁷ : à savoir que le lecteur confonde la pensée du héros avec celle de l'auteur et qu'il en tire des conclusions hâtives sur la signification du roman. Effectivement, Bruno prendra conscience beaucoup plus tard, en lisant *Le Côté de Guermantes*, de son erreur. Mais il y a chez ce lecteur une réticence

⁵ *Une lecture*, Première partie, Chapitre 2, p. 20 et 24 (p. 27 et 32).

⁶ *Une lecture*, Deuxième partie, Chapitre I, p. 69 (p. 92).

⁷ D'autant qu'il n'avait pas pu publier simultanément l'intégralité de son roman. Ainsi commence l'« entretien » accordé au journal *Le Temps*, le 13 novembre 1913 : « Je ne publie qu'un volume, *Du côté de chez Swann*, d'un roman qui aura pour titre général *À la recherche du temps perdu*. J'aurais voulu publier le tout ensemble ; mais on n'édite plus d'ouvrages en plusieurs volumes. » (Marcel Proust, *Essais*, Édition publiée sous la direction d'Antoine Compagnon, avec la collaboration de Christophe Pradeau et Matthieu Vernet, Paris, NRF, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2022, p. 1169-1170.) Le volume est l'unité matérielle, le tome est l'unité littéraire, définie par un titre de partie. Paru initialement chez Grasset en un volume, le tome intitulé *Du côté de chez Swann* sera réédité par la NRF en deux volumes en 1919.

à la « philosophie » du roman, plus profonde qu'un simple malentendu, et qui sera un enjeu majeur de sa lecture.

S'il éprouve une telle réticence, c'est que son attente est forte. Lisant la fin de *Du côté de chez Swann*, déconcerté par les changements de sujet et fatigué par la complexité de certaines phrases, Bruno Quentin voudrait s'épargner des efforts et connaître rapidement la résolution de l'énigme philosophique : « Il était devenu, en s'enfonçant progressivement dans sa lecture, plus irritable, et s'agaçait parfois du moindre dérangement [...]. Aussi lisait-il mal les dernières pages de ce volume qui, une fois de plus, changeait de sujet. Par avance il se sentait accablé devant l'épaisseur des prochains tomes et la liste complète des titres de ces ouvrages. Il lui arrivait de ne pas revenir sur certaines longues phrases dont le sens ne lui avait pas semblé immédiatement lumineux, et il en gardait mauvaise conscience. Il aurait voulu pouvoir acquérir (sinon sans effort du moins sans crainte de gaspiller son attention en face d'une épuisante prolixité) le fruit et l'enseignement dernier, la sagesse succulente qu'il croyait devoir lui être livrés à la fin de cette lecture⁸. » Roland Cailleux attire ici notre attention sur un travers possible du lecteur. Bruno ne devrait pas attendre de sa lecture un bénéfice direct : la « sagesse » n'est pas un produit, « livré » comme une marchandise par un fournisseur.

À la lecture du deuxième tome, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, le personnage retrouve plaisir à suivre le fil de l'intrigue, mais le défaut de participation active à la dimension théorique de l'œuvre apparaît de nouveau : « Si Proust l'obligeait à s'intéresser à autre chose qu'aux caractères ou à l'intrigue, cependant les pensées de Bruno ne s'organisaient pas véritablement. Souvent, il n'avait pas le courage d'aller au bout de ses réflexions, trop tenté qu'il était par l'agrément de poursuivre sa lecture, agrément qui venait faire diversion et savait, après avoir fourni un nouvel aliment à ses rêveries, tout aussi bien les dissiper⁹. »

En outre, notre lecteur est hostile à certaines idées du narrateur proustien, et non des moindres : sa conception de l'amitié, de l'amour et même de la mémoire. Ainsi, au moment de commencer *Le Côté de Guermantes* : « Ce n'est pas que Bruno ne se défendît contre certaines assertions à allure de leitmotivs que Proust reprenait avec tant de complaisance. Rien ne lui semblait plus sujet à caution que ces attaques renouvelées contre la mémoire volontaire dont les tons étaient, à l'entendre, tous conventionnellement semblables. Au reste, à d'autres moments, l'auteur accordait que, par la réflexion sur le passé, nous sommes capables d'en faire surgir distinctement les teintes les plus différentes¹⁰. » La même critique sera développée au moment de la lecture du *Temps retrouvé*.

Au cours du *Côté de Guermantes*, Bruno Quentin trouve plaisir à la nouvelle intrigue sentimentale, mais il « prend parti » pour Albertine – de même qu'il a pris parti pour Saint-Loup – contre le héros-narrateur : « l'irruption de la pétillante Albertine, moins sauvageonne qu'à Balbec, mais toujours aussi pleine de vie, fut accueillie par Bruno avec soulagement, et même un peu de complicité. Si Albertine avait pu connaître (un lustre avant qu'il ne fût mis en vogue) un pareil terme, elle eût été flattée qu'on lui reconnût un “sex-appeal” assez étourdissant, pour que Bruno, contre tout retour offensif de Gilberte ou de la duchesse de Guermantes, prît déjà le parti de cette fille, en la spontanéité, le sans-gêne et l'animalité de laquelle il n'était pas loin de voir parfois le remède et peut-être l'unique salut de Marcel, toujours torturé de complications et muré en de désespérantes analyses¹¹. » On voit que le lecteur ne partage pas les sentiments du héros et qu'il imagine la fin du livre à rebours des théories du narrateur : le « salut » par l'amour plutôt que par l'art.

⁸ *Une lecture*, Deuxième partie, Chapitre I, p. 74-75 (p. 99-100).

⁹ *Ibid.*, Chapitre III, 87 (p. 116).

¹⁰ *Ibid.*, Chapitre V, p. 113-114 (p. 150).

¹¹ *Ibid.*, p. 124-125 (p. 164-165).

Peu après, il semble même oublier, avec le titre général du livre, l'ambition philosophique de l'auteur : « À force de lire l'un après l'autre les volumes de Proust, il en était arrivé à ne plus s'inquiéter de la signification du titre général de l'ouvrage, qu'à vrai dire il ne remarquait plus, bien qu'il s'étalât sur chaque couverture¹². » C'est à ce moment qu'il prend conscience de l'amalgame qu'il a fait entre la pensée du héros et celle de l'auteur : « Au tournant d'une phrase comportant un jugement sévère sur la duchesse de Guermantes¹³, Bruno eut la surprise de découvrir une remarque allant si loin que, l'ayant prise d'abord pour un de ces aveux sans portée échappés aux jouisseurs dans leurs éclairs de lucidité, il en vint ensuite à se demander s'il ne lui faudrait pas remettre en question tout ce qu'il s'était permis d'avancer jusque-là sur l'écrivain et son héros. En effet, s'il accordait enfin combien lui semblait indiscutable l'impuissance où l'on est de trouver du plaisir quand on se contente de le chercher, Proust condamnait par là même la vie de ce triste Marcel avec lequel il avait paru se solidariser presque continuellement, à la faveur de l'équivoque inhérente à ces mémoires, qui tendait à confondre dans l'esprit du lecteur celui qui avait perdu son temps dans sa jeunesse et l'homme qu'il était ensuite devenu. En ce cas, Bruno aurait été la dupe du romancier, qui l'avait fait passer successivement par des illusions successives et préméditées. Si l'œuvre de Proust avait une portée autrement vaste que ce que son lecteur avait deviné, il était impossible de la juger sur les premiers volumes, et, à plus forte raison, d'après les variations qu'exécutait au début l'auteur sur certains de ses thèmes. Peut-être l'artiste soufflait-il à dessein et le chaud et le froid, et n'avait-on aucun droit d'exiger de lui, pas plus que de la vie même, qu'il ne se contredît jamais¹⁴. » Notre lecteur accède ici à une intelligence profonde du projet proustien, mais la composante théorique du roman restera une source de tensions.

Quand il apprend que sa maladie n'est pas guérie et que le terme de sa cure doit être différé, la lecture de *Sodome et Gomorrhe* lui redonne le moral, mais encore une fois, plutôt par sa dimension romanesque : « Il eut la surprise de trouver dès le début de *Sodome et Gomorrhe* bien plus souvent un conteur qu'un philosophe, si bien que le bal chez la princesse de Guermantes le divertit de ses idées noires plus vite qu'il ne l'avait espéré¹⁵. » Au même moment, le lecteur prend conscience d'une question qui sera d'une grande importance pour la lecture du *Temps retrouvé*, à savoir la contemporanéité ou le décalage temporel entre l'auteur et le lecteur : « Bruno se persuadait qu'il n'eût jamais pris autant de plaisir à lire un auteur ancien. Il avait toujours eu pour les romanciers contemporains une faiblesse où certaine paresse intellectuelle trouvait son compte. Il lui semblait plus facile de juger de la vérité des

¹² *Ibid.*, p. 127 (p. 169).

¹³ On peut penser qu'il s'agit de la fameuse scène des « souliers rouges » de la duchesse, à la toute fin du *Côté de Guermantes II*, puisque c'est la dernière référence à ce tome dans le chapitre consacré à sa lecture. Oriane, tancée par son mari, prend le temps de changer ses souliers mal accordés à son costume, après avoir refusé de consacrer du temps à Swann, qui leur annonçait pourtant sa mort prochaine. On pense en particulier à cette phrase : « Placée pour la première fois de sa vie entre deux devoirs aussi différents que monter dans sa voiture pour aller dîner en ville, et témoigner de la pitié à un homme qui va mourir, elle ne voyait rien dans le code des convenances qui lui indiquât la jurisprudence à suivre et, ne sachant auquel donner sa préférence, elle crut devoir faire semblant de ne pas croire que la seconde alternative eût à se poser, de façon à obéir à la première qui demandait en ce moment moins d'efforts, et pensa que la meilleure manière de résoudre le conflit était de le nier. "Vous voulez plaisanter ?" dit-elle à Swann. » (Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes II*, Texte présenté, établi et annoté par Thierry Laget et Brian Rogers, dans *À la recherche du temps perdu*, Édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié, Paris, NRF, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1987-1989, vol. II, p. 882.)

¹⁴ *Une lecture*, Deuxième partie, Chapitre V, p. 128 (p. 169-170).

¹⁵ *Ibid.*, Chapitre VII, p. 143 (p. 188). Il s'agit plus précisément du début de *Sodome et Gomorrhe II*, *Sodome et Gomorrhe I* (l'espionnage de Charlus et Jupien et la dissertation sur l'homosexualité) étant rattaché, dans l'édition lue par Bruno comme dans l'édition originale conçue par Proust, au *Côté de Guermantes II*. Les éditeurs ont ensuite simplifié la tommaison en séparant les deux titres, *Le Côté de Guermantes* d'une part, *Sodome et Gomorrhe* d'autre part.

personnages s'ils subissaient, comme lui, les conditions communes de l'époque, la seule qu'il pût connaître à fond, croyait-il assez naïvement [...]. L'étonnant était que, frappé maintenant du manque de réflexion dont il avait fait preuve, il ne pensait pourtant nullement se tromper sur la qualité de cette œuvre, si inaccoutumée, si apparemment peu classique qu'elle parût¹⁶. » *Une Lecture* se déroule en 1935 et 1936, les premiers souvenirs de Bruno Quentin remontent à la Grande Guerre et ce qui précède lui paraît une époque révolue. Le temps du roman proustien n'a pas encore rejoint le sien propre.

Par moments, pourtant, Bruno Quentin partage entièrement les sentiments de l'auteur. C'était déjà le cas, avec les sentiments du héros-narrateur évoquant sa grand-mère¹⁷. Mais c'est encore plus frappant avec la Grande Guerre ; d'abord en filigrane, avant même *Le Temps retrouvé*, dans *Sodome et Gomorrhe*, à travers la figure de Bertrand de Fénelon, l'ami de Proust mort au champ d'honneur, l'un des modèles de Saint-Loup pour lequel notre lecteur éprouve une grande sympathie : « Un peu plus tard, Bruno devait buter sur une étrange parenthèse que l'auteur lui-même introduisait dans son roman, à la façon des primitifs faisant figurer, parmi les personnages angéliques et mêlés aux scènes du tableau, un être spécialement cher, celui-ci fût-il même réduit aux proportions d'une simple silhouette. Proust, en effet, cessant cette fois de se confondre avec son héros, se révélait tout à coup par quelques mots déchirants et jaillis irrésistiblement de son cœur (consacrés en un éclair à la mémoire de Bertrand de Fénelon) comme un ami admirable. Bruno, qui ignorait pourtant et le nom et l'existence de ce jeune homme, et qui ne devait sans doute plus jamais en entendre parler, n'en fut pas moins extrêmement ému par le ton direct, unique jusqu'à présent dans le Temps perdu, que Proust, entrant ouvertement en scène, avait pris là, faisant passer avant toute règle formelle et comme au mépris de son esthétique, le besoin d'exprimer la profondeur de sa fidélité à l'ami disparu¹⁸. » Pour comprendre cet accès d'empathie, il faut savoir que la jeunesse de Bruno a été bouleversée par la mort de son père « en 18 sur la Somme », quand il avait treize ans. À ce triste événement il doit d'avoir fait des études courtes et repris l'entreprise familiale avant même l'âge adulte, d'abord sous la tutelle de sa mère, puis seul, quand elle décède à son tour¹⁹.

Une fois que le projet du romancier est deviné et que les sentiments du lecteur sont libérés, sa curiosité pour la suite et la fin de l'œuvre s'exprime pleinement : « Lorsqu'il n'avait pas, au cours d'une promenade, la possibilité immédiate de lire, il avait cependant plaisir à presser son roman de la main, à en contempler la couverture ou le dos et à se réciter, d'après la dernière page de garde (et bien qu'il les connût par cœur), les titres des derniers volumes qui lui restaient à parcourir et qui lui semblaient plus intrigants l'un que l'autre. Cette curiosité était telle que, s'il avait voulu se réserver la surprise d'apprendre de quelle façon et pour combien de temps Albertine allait disparaître, et quelle solution à l'énigme proposerait le Temps retrouvé, il n'avait pu résister au désir de savoir, en feuilletant çà et là le volume, quelle était cette Prisonnière et quelle pouvait être sa prison²⁰. »

La lecture de l'avant-dernier tome, *Albertine disparue*, fait même naître une inquiétude : « il poursuivait sa lecture avec une lente gourmandise et s'inquiétait déjà de voir approcher la fin du roman²¹. » La procrastination du jugement porté sur l'œuvre entière est comparée aux sentiments amoureux de Bruno : « Son indolence [à l'égard de Dora] avait fait

¹⁶ *Une lecture*, Deuxième partie, Chapitre VII, p. 143-144 (p. 189).

¹⁷ *Ibid.*, Chapitre I, p. 65 (p. 86).

¹⁸ *Ibid.*, Deuxième partie, Chapitre VII, p. 144-145 (p. 190-191). Allusion à Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, Texte présenté, établi et annoté par Antoine Compagnon, dans *À la recherche du temps perdu*, édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié, *op. cit.*, vol. III, p. 168.

¹⁹ *Une lecture*, Première partie, Chapitre IV, p. 43-44 (p. 58-59). Ce passage rétrospectif sur la jeunesse du personnage est important pour comprendre l'ensemble du livre.

²⁰ *Ibid.*, Deuxième partie, Chapitre VII, p. 152 (p. 201).

²¹ *Ibid.*, Chapitre IX, p. 180 (p. 237).

en lui de si rapides progrès qu'il ne songeait pas à se reprocher non plus les remises successives qu'ils s'étaient accordées, à la fin de chaque volume de Proust, repoussant chaque fois le moment de juger la totalité de ce qu'il avait parcouru. Il était, par moments, aussi irrité contre sa lecture²². » Où l'on voit que ce défaut de réflexion active, déjà signalé à plusieurs reprises, semble mettre en péril la compréhension de l'œuvre, ou plutôt son efficacité, du point de notre lecteur, qui en attend un changement existentiel.

Deuxième partie : la lecture du *Temps retrouvé*

Le même regret par anticipation continue d'affecter la lecture du dernier tome : « Ce n'était pas sans une certaine mélancolie que Bruno avait entamé les deux derniers volumes du *Temps perdu*, le moment approchant où il allait être privé à jamais de son inquiétude délicieuse (sur le sort du héros et de ses satellites), inquiétude dont il avait si longtemps vécu²³. » Comme dans un roman-feuilleton ou un sérial, c'est le dénouement de l'intrigue et le destin des personnages qui intéresse ici le lecteur, plutôt que la philosophie de l'auteur.

Une comparaison entre le lecteur et « le conteur », ou plutôt la conteuse, des *Mille et Une Nuits*, porte à son comble l'expression du désir de prolonger indéfiniment la lecture : « Bruno désirait moins que jamais que le roman prît fin, et eût souvent souhaité, au contraire, que ces Mille et une Nuits de l'Occident, où c'était le lecteur et non plus le conteur qui risquait de perdre la vie quand elles arriveraient à leur terme, pussent durer aussi longtemps que sa propre vie²⁴. » Plus que le simple regret de voir s'arrêter un plaisir, c'est la co-extension de la durée de l'histoire et de la durée de la lecture, recherchée par Proust²⁵, qui se manifeste ici.

L'image des contes arabes n'est pas choisie par hasard, puisqu'elle introduit les remarques sur le chapitre II du *Temps retrouvé*²⁶, où l'on trouve une référence significative aux *Mille et Une Nuits*²⁷. De plus, l'avancée chronologique qui marque ce chapitre réduit le décalage temporel entre l'auteur et le lecteur. Le temps raconté rattrape le temps vécu par notre lecteur, dans son enfance du moins. Proust bascule, dans une certaine mesure, du côté des « romanciers contemporains²⁸ » : « Bruno fut divertie de sa déception par la réapparition de presque tous ses personnages familiers, M. de Charlus et Mme Veurin en tête, dont Marcel commençait à décrire le comportement devant la guerre de 1914. Il n'allait pas jusqu'à se dire qu'il aurait pu lui-même rencontrer le héros, mais cette soudaine apparition d'une époque qu'il avait connue, à l'intérieur de laquelle s'était passée son enfance, et qui venait tout à coup relier ses souvenirs à ceux de Marcel, lui permettant de découvrir vingt nouvelles analogies entre sa propre histoire et celle du héros (puisque après tout, certains d'entre eux et Saint-Loup le premier, avaient bien pu se trouver au front aux côtés de son propre père), lui plut comme un amusant anachronisme. Il applaudissait comme devant une gageure réussie et remerciait Proust de cette espèce de démonstration pratique et nouvelle de sa méthode

²² *Ibid.*, p. 183 (p. 242).

²³ *Ibid.*, Deuxième partie, Chapitre X, p. 189 (p. 250).

²⁴ *Ibid.*, p. 190 (p. 252).

²⁵ Comme il le suggère par exemple dans l'« entretien » au *Temps*, art. cit., p. 1170 : « pour moi, le roman, ce n'est pas seulement de la psychologie plane, mais de la psychologie dans le temps. Cette substance invisible du temps, j'ai tâché de l'isoler, mais pour cela il fallait que l'expérience pût durer. »

²⁶ Intitulé dans l'édition originale « M. de Charlus pendant la guerre ; ses opinions, ses plaisirs » (Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu. Tome VIII. Le Temps retrouvé*, Paris, Librairie Gallimard, Éditions de la Nouvelle Revue française, 1927, vol. I, p. 45).

²⁷ *À la recherche du temps perdu. Le Temps retrouvé*, Édition présentée par Pierre-Louis Rey, établie par Pierre-Edmond Robert et annotée par Jacques Robichez avec la collaboration de Brian G. Rogers, Folio, 1990, p. 116.

²⁸ Comme nous l'avons vu plus haut : *Une lecture*, Deuxième partie, Chapitre VII, p. 143-144 (p. 189).

analytique, qui s'appliquait avec la même aisance aux nouveaux cadres de la société contemporaine, celle-ci n'affectant en rien sa philosophie personnelle. Mais s'il était heureux de voir que Marcel n'avait pas éludé l'épreuve que son lecteur aurait lui-même à affronter dans bien peu de temps, et qu'il avait jugé les événements les plus récents en sachant prendre du recul, Bruno n'en était pas moins sensible aux défauts incorrigibles de Marcel dont l'égoïsme et l'hyper intellectualité lui faisaient non seulement juger de trop haut cette guerre même, mais faire l'apologie du détachement envers ce qu'il considérait comme d'importance tout à fait secondaire²⁹. » Malgré ses réticences persistantes à l'égard de l'« hyper intellectualité » du narrateur, Bruno peut associer plus étroitement ses propres souvenirs et jugements à ceux du héros proustien. On retrouve ainsi le nom de Saint-Loup associé à la mémoire de son propre père.

Quant à l'évocation des pratiques sexuelles en vigueur dans la maison de passe de Jupien, elle infléchit l'attente de Bruno vers un dénouement à caractère moral : « Allait-on enfin, se demandait Bruno, assister à une sorte de Jugement dernier de tous les principaux personnages ? À commencer par Marcel lui-même [...]. De ce point de vue, la longue errance, soi-disant innocente, de Marcel dans la maison de passe de Jupien et Charlus, paradis des pédérastes polymorphes, ressemblait, plus qu'à un reportage ou à une étude désintéressée du masochisme, à un de ces incoercibles pèlerinages qu'y font les vieux habitués³⁰. » L'interrogation sur la sexualité du héros-narrateur lui-même sera reprise, sur le plan autobiographique, dans la troisième partie, par le personnage de Berty. Notons que la présence de Saint-Loup sur les lieux du crime, que le héros voit sortir en entrant³¹, est passée sous silence, de sorte que ce personnage reste associé à la figure du père et du soldat exemplaire.

Mais le climax de l'admiration et de l'empathie de Bruno est déclenché par un autre passage à caractère moral et biographique : « il ne retrouva pas sans grande joie, et presque aussitôt, un nouveau trait de la nature exquise de l'écrivain, quand, oublieux encore une fois de la convention qui l'obligeait à ne s'exprimer jamais que par la bouche de Marcel, poussé irrésistiblement par l'émotion qui l'étreignait devant un tel acte d'abnégation et de bonté, il entra directement en scène pour rendre un hommage imprévu à des gens de grand cœur qu'il nommait par leur véritable nom, les Larivière, commerçants retirés des affaires, qui avaient repris, sur le tard, leur ancien métier de cafetiers afin de venir en aide à leur nièce, dont le mari était mort à la guerre, laissant sa veuve sans fortune³². L'extrême gentillesse d'un tel mouvement de fraternité et de reconnaissance, risquât-il même de nuire à l'harmonie et à la perfection formelle d'une œuvre à laquelle l'artiste incorporait un élément aussi totalement étranger, était bien ce qui pouvait le plus émouvoir Bruno, au point où il en était arrivé de sa lecture. Et ce lui fut une autre raison de se sentir de nouveau atteint par une nouvelle marée montante d'admiration pour l'écrivain que de retrouver le cher Saint-Loup aussi admirable dans la mort³³ qu'il avait été généreux et charmant au cours de sa vie (à l'inadmissible exception près du précédent volume, à laquelle il ne pouvait faire d'ailleurs aucun crédit) et de voir finir sous l'auréole de la gloire l'apparition légère, idéale et dorée qu'avait été, en ce monde sulfureux et ratiocineur du Temps perdu, la figure de l'inoubliable garçon³⁴. » On peut

²⁹ *Ibid.*, Chapitre X, p. 191 (p. 252-253).

³⁰ *Ibid.*, Deuxième partie, Chapitre X, p. 192 (p. 254). Voir *Le Temps retrouvé*, Folio, *op. cit.*, p. 117-140. L'idée de Jugement dernier apparaîtra dans la « Matinée chez la princesse de Guermantes », en un sens différent : « les excuses ne figurent point dans l'art, les intentions n'y sont pas comptées, à tout moment l'artiste doit écouter son instinct, ce qui fait que l'art est ce qu'il y a de plus réel, la plus austère école de la vie, et le vrai Jugement dernier. » (*ibid.*, p. 186.)

³¹ Voir *ibid.*, p. 117.

³² Voir *ibid.*, p. 152.

³³ Voir *ibid.*, p. 153.

³⁴ *Une lecture*, Deuxième partie, Chapitre X, p. 192-193 (p. 254-255).

se demander si le passage du *Temps retrouvé* sur les Larivière n'a pas donné à Roland Cailleux l'idée même du personnage de Bruno Quentin, de son arrière-plan professionnel et familial.

S'ensuit le récit détaillé des réminiscences décisives du *Temps retrouvé* et de leur première élucidation³⁵, à travers le point de vue de notre lecteur :

Au moment où Bruno était parvenu à exaspérer de nouveau cette passion quasi réversible, Proust, après avoir si longtemps promis à ses lecteurs la révélation du *Temps retrouvé*, commença alors à prêcher la bonne parole et à les initier à ses mystères.

De nombreuses années, en effet, avaient passé, et rien ne semblait devoir apporter à Marcel l'illumination susceptible de transformer totalement sa vision des choses et son mode de vie, quand, se rendant un jour à une matinée de la princesse de Guermantes, un coup de théâtre spirituel se produisait en lui. Dans la cour de l'hôtel où avait lieu la réception, il se sentait, comme il butait sur des pavés inégaux, envahi par une joie extraordinaire et comprenait que son passé lui était restitué dans son essence même par cette sensation, et par quelques autres qui venaient également rapprocher le présent de ce qu'il avait autrefois éprouvé (au point que les deux sensations se confondaient, si bien qu'il ne pouvait plus les distinguer l'une de l'autre). Incapable de savoir s'il était dans le présent ou dans le passé, Marcel en concluait qu'il avait échappé au Temps, était tout à fait insoucieux des vicissitudes de l'avenir. C'est pourquoi il n'avait plus d'inquiétude au sujet de la mort, qui lui était devenue soudain indifférente ; ceci expliquait également pourquoi il s'était senti soudain envahi d'une joie si prodigieuse.

Bruno avait suivi, avec beaucoup d'attention et un étonnement progressif, le compte rendu minutieux de la description de cette cascade de sensations et les raisonnements auxquels elle avait donné naissance, et n'en avait été que plus déçu de voir à quoi se réduisait le message si impatientement attendu. Une expérience d'allure mystique, dont Bruno ne songeait pas d'ailleurs à discuter l'authenticité, avait servi de base à ces misérables sophismes dont il s'étonnait qu'un homme de l'intelligence de Marcel pût se laisser bernier aussi aisément. Comment pouvait-on, en effet, se payer de mots de la sorte, et croire par exemple à la signification d'expressions semblables à celle-ci : « un peu de temps à l'état pur » dont l'écrivain semblait faire cas, usant tantôt d'un jargon idéaliste assez extravagant, parlant sans rire de bruits et d'odeurs « réels sans être actuels, idéaux sans être abstraits³⁶ », se contentant d'affirmer (sans jamais trouver d'argument convaincant) que des moments d'existence peuvent être soustraits au temps, prétendant décrire, ce qui était tout aussi bouffon, les heures de sa vie « en tant que vécue », affirmant avec non moins de puérilité que le bonheur qui l'avait envahi était une preuve incontestable de son accès au royaume de la vérité par cette voie singulière, s'entêtant à confondre les sensations et l'énigmatique essence des choses, sans se douter que, si ces sensations étaient essentielles à quelque chose ou à quelqu'un, c'était au seul Marcel qu'il fallait les rattacher [...].

Ainsi Bruno retrouvait-il à présent l'impression qu'il avait éprouvée au début de Swann³⁷.

Le jugement de notre lecteur sur ce passage, qui est pourtant l'un des points culminants, voire le point culminant de l'œuvre proustienne, est donc presque entièrement négatif. Proust ne parvient pas à communiquer l'euphorie de son héros, si l'on en croit l'expérience de ce lecteur fictif. Cette déception fait l'effet d'un retour à l'état d'esprit du lecteur au début du roman, non pas sur le mode euphorique de la réminiscence, mais sur le mode dysphorique du cercle vicieux.

À cette occasion, Bruno reprend sa critique de la critique de la mémoire volontaire : « Les attaques que Proust n'avait cessé de diriger contre la mémoire volontaire prouvaient la vigueur perpétuellement renaissante de ce qu'il attaquait et prêtaient à sourire quand on se représentait l'écrivain en train de rédiger une telle œuvre, et la patience prodigieuse que cela

³⁵ Voir *Le Temps retrouvé*, Folio, *op. cit.*, p. 173-179.

³⁶ *Ibid.*, p. 179.

³⁷ *Une lecture*, Deuxième partie, Chapitre X, p. 195-196 (p. 257-259).

impliquait ; cet effort s'exerçait le plus souvent sur un mode appliqué et suivant l'ordre chronologique ; on sentait, plus rarement en revanche, l'artiste à la merci de ses imprévisibles illuminations, s'évanouissant comme elles étaient venues, tout à fait par enchantement³⁸. »

Même l'adhésion de Bruno à la théorie de l'écriture qui est exposée à la suite des réminiscences « se retourne » contre l'auteur de la *Recherche* : « Il approuvait Proust quand celui-ci refusait de se soumettre aux diverses théories littéraires qui tendaient à faire sortir l'artiste de sa tour d'ivoire³⁹ [...]. Et certes une œuvre où il y a des théories, répétait Bruno avec Proust, est comme un objet sur lequel on a laissé la marque du prix⁴⁰ [...]. Bruno admirait d'ailleurs avec quelle impitoyable évidence ce réquisitoire se retournait contre Proust lui-même, depuis qu'il piétinait, démontrait, dogmatisait, au seuil de ce second volume du *Temps retrouvé*. Bien loin d'être entraîné à sa suite, et paralysé par cette logorrhée, Bruno refusait son adhésion à l'écrivain depuis qu'il avait perdu le contact avec les héros si incroyablement vivants de ce roman d'apparence inépuisable, et dont les sources vives semblaient soudain se tarir et se perdre en de tels méandres⁴¹. »

Du *Temps retrouvé*, notre lecteur retient surtout la volonté de changer, de commencer une nouvelle vie tournée vers la création : « Si Bruno avait opposé le refus le plus brutal aux conclusions métaphysiques de Marcel, il n'en admirait pas moins la foi qui animait le héros, sa conversion ayant fait surgir en lui (et de quel néant !) une volonté miraculeuse, celle d'entreprendre une œuvre gigantesque, et qui rendait soudain au travail, à la volonté et à l'esprit de sacrifice, la place qu'il leur avait si longtemps refusée. Bruno se sentait lui-même légèrement atteint par la grâce et se sentait investi du caractère sacré de son initiation, sans qu'il sût encore à quels engagements cette espèce de communion esthétique le liait. Mais il était dès à présent certain que ce retour à Paris serait une véritable rupture avec son passé et qu'il avait pour devoir de sortir de sa léthargie afin de préparer immédiatement l'ordonnance et le triomphe de sa nouvelle vie, juste récompense d'un combat contre l'habitude, le scepticisme et la légèreté, qui allait le tenir maintenant sans cesse sur le qui-vive⁴². » Comme pour le héros de Proust, ce changement existentiel correspond pour Bruno à un retour à Paris, après une longue cure. La fin de la lecture correspond précisément au moment où l'exeat est délivré par le médecin ou, pour ainsi dire, par l'auteur – rappelons que Cailleux était lui-même médecin de cure – : « Bruno n'eut heureusement pas de mauvaise surprise à l'occasion du dernier examen d'Arvallo⁴³. »

Curieusement, Bruno accepte de se séparer des volumes de la *Recherche*, non pas par une volonté délibérée de conserver l'œuvre uniquement dans sa mémoire, mais par une concession accordée à la serveuse du salon de thé qu'il a séduite au cours de son séjour à Grasse : « Bruno expédiait nonchalamment les dernières corvées du départ, avertissait, non sans ménagements, Mme Agabert des excellents résultats de cure, offrait à Léonie d'autres cadeaux pour sa fille et, ce qui lui coûtait plus que tout, donnait à Pierrette (qui lui avait fait comprendre à demi-mot la joie qu'elle en aurait) la série des volumes de Proust qu'elle avait déménagés peu à peu et à laquelle ne manquaient plus que les deux derniers tomes, qu'il promit également de lui abandonner⁴⁴. » Cette décision est peut-être plus importante que ne le laisse penser le romancier. Comment l'expliquer ? Par la paresse de notre lecteur, qui se prive d'un moyen d'approfondir sa lecture ? Ou au contraire par une compréhension profonde, s'il

³⁸ *Ibid.*, p. 196-197 (p. 260).

³⁹ *Le Temps retrouvé*, Folio, *op. cit.*, p. 188.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 189.

⁴¹ *Une lecture*, Deuxième partie, Chapitre X, p. 197-198 (p. 261-262).

⁴² *Ibid.*, p. 199-200 (p. 264).

⁴³ *Ibid.*, p. 200 (p. 264).

⁴⁴ *Ibid.*, p. 201 (p. 266).

considère que l'œuvre n'existe pas en dehors du temps de la lecture ou d'une remémoration intérieure ?

La lecture de la toute fin du *Temps retrouvé*, du « Bal de têtes » et des réflexions qui suivent, n'a pas été évoquée jusque-là. Elle est différée après ce qu'on a cru être la fin de la lecture, pour mieux marquer l'adhésion de Bruno, sinon au *Temps retrouvé*, du moins à l'existence même du héros-narrateur dans toute sa temporalité, passée et future : « Bruno, enfin débarrassé du pensum abstrait que Proust lui avait infligé avec tant d'insistance, pensa qu'il allait retrouver une dernière fois, en pénétrant à la suite de Marcel dans les salons de la duchesse de Guermantes [*sic*]⁴⁵, l'animation de ce monde passionnant qui allait vivre une dernière fois pour lui et dont il espérait qu'il jetterait ses plus beaux feux au cours des dernières pages du Temps perdu. Aussi fut-il d'autant plus saisi par la funèbre sclérose qui figeait soudain les personnages les plus chers, tous semblant porter leur propre deuil, dans des attitudes de tragédie antique, comme recouverts de maques symboliques et chargés d'une horreur sacrée. Il se sentait lui-même beaucoup plus lié à la génération de Saint-Loup, à ses amis, à son ancienne maîtresse Rachel, et même à la famille de Robert, qu'à cette jeune fille inconnue qui était sa fille⁴⁶ et à l'existence de laquelle il n'arrivait pas à croire. Il assistait impuissant au crépuscule de ceux qui avaient été si longtemps ses dieux et eût voulu retarder encore l'amincissement fatal des derniers feuillets qu'il avait à parcourir et que sa curiosité tournait un à un, impitoyablement. Une dernière fois il aperçut Marcel avant qu'il disparût à jamais, comme ces jeunes hommes qui prononcent des vœux éternels avant de s'ensevelir dans un monastère d'où ne leur parviendra plus rien de notre monde, ou comme ces héros de la mythologie qu'on abandonne sur un rivage infernal où quelque monstre viendra bientôt les dévorer vivants. Le monstre ici, c'était l'œuvre elle-même, la seule qui fût digne d'une telle passion, passion exigeant de celui qui reconnaissait enfin son rôle de demi-dieu et de victime, qu'il se livrât tout entier à ce qu'il entreprenait, puisqu'on ne saurait réaliser de véritables Sommes, se disait Bruno, en proie de nouveau à une dernière crise d'admiration religieuse, que celle du monde intérieur ; car, pour dominer en l'épuisant un tel univers, il faut avoir renoncé à tout et risquer même de n'être reconnu, fût-ce par des disciples d'Emmaüs, qu'après le dernier artifice et de l'autre côté du tombeau⁴⁷. » Au cours de cette apothéose, comme dans de nombreux passages, Cailleux tente d'élever son style à la hauteur de celui de Proust. La réussite de l'entreprise a été appréciée diversement par les critiques à l'époque de la parution du livre. Ce n'est pas l'objet la présente étude, mais notre sentiment est que cette tentative n'est pas un échec, surtout si on la considère comme un moyen de faire vivre le phrasé et la pensée de Proust dans l'esprit de son lecteur.

Troisième partie : après *Le Temps retrouvé*

La transformation à laquelle aspirait Bruno et qu'il réalise en revenant à Paris peut paraître décevante. La troisième partie de *Une lecture* a effectivement déçu les critiques, au moment de la publication du livre de Roland Cailleux⁴⁸. Bruno renoue avec deux anciens

⁴⁵ Lapsus pour « la princesse de Guermantes ».

⁴⁶ Allusion à Mlle de Saint-Loup, voir *Le Temps retrouvé*, Folio, *op. cit.*, p. 333-337.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 201-202 (p. 267-268).

⁴⁸ Voir par exemple le compte rendu du livre par Maurice Nadeau dans « À la recherche de Marcel Proust », *Combat*, Jeudi 26 mai 1949, p. [4] : « Sa construction est simple : avant, pendant, après. Si l'"avant" paraît caricatural, c'est bien cet "après" qui nous déçoit le plus. Le héros voudrait être transformé et l'auteur ne le désirerait pas moins que lui, mais Bruno se plie mal à ces deux volontés conjuguées. C'est l'auteur qui le fait tomber dans des situations proustiennes et c'est encore l'auteur qui, par trop grande révérence de Proust, le fait assister, comme Marcel, à une soirée à l'Opéra ou à une réception dans le genre de celle que donne dans la "Le Temps retrouvé" Mme Verdurin, princesse de Guermantes. Bruno devient phraseur, raisonneur, pataphysicien,

camarades devenus artistes, Langlade et Lherm. Il visite leur atelier, comme le héros de Proust avait visité celui d'Elstir⁴⁹. Il visite aussi une galerie d'art, se rend au théâtre en essayant d'affûter son jugement esthétique, non plus seulement pour se divertir. Il tente de renouer avec Dora, qu'il avait quittée à l'occasion de son départ en cure et qu'il avait identifiée au personnage de Rachel à la lecture du *Côté de Guermantes*, au point de retomber amoureux d'elle à distance et de regretter l'univers du théâtre qu'il avait côtoyé grâce à elle⁵⁰. Lui qui s'insurgeait contre les théories de l'amour et de l'amitié du héros-narrateur, se comporte avec Dora un peu comme le héros avec les femmes aimées.

Le thème de la rivalité avec son jeune frère, Gérard, émerge dans cette partie et devient, implicitement, un enjeu important du roman. Au départ de Bruno, Gérard avait interrompu ses études pour prendre la direction de l'entreprise familiale, mais il avait pris aussi, sans lui dire, sa voiture et sa maîtresse... Bruno, plein de bons sentiments pour son jeune frère, son protégé au bénéfice duquel il voulait souscrire l'assurance-vie qui avait déclenché toute l'intrigue, finit par tout lui reprendre. Symboliquement, il va acheter des cours photocopiés chez un libraire près de la Sorbonne, devenant en quelque sorte étudiant à son tour⁵¹. Considéré comme effet du *Temps retrouvé*, cette démarche peut paraître dérisoire voire « grotesque », mais c'est l'acquisition d'un capital culturel, dont Bruno a été privé dans sa jeunesse, qui est en jeu.

Dans cette troisième partie, *Le Temps retrouvé* est évoqué au cours d'une soirée chez un amateur d'art nommé Opronto. Deux personnages, mieux renseignés que Bruno sur la vie et la pensée de Proust, lui apportent des éclairages sur l'auteur de la *Recherche*. La première est Pernelle Hélian, jeune intellectuelle ayant acquis « quelque renommée au cours de reportages coloniaux et qui militait à l'extrême-gauche ». Son propos sur Proust est déclenché par l'évocation d'une scène de *Sodome et Gomorrhe*, où le narrateur se moque de la dépendance aux pourboires du « liftier » du Grand-Hôtel de Balbec⁵² : « La jeune femme se révoltait de ce crime de lèse-prolétariat, encore qu'elle fit des réserves sur la condition même du personnel hôtelier que le capitalisme contaminait presque fatalement. L'insolente ironie de Proust l'avait piquée plus au vif quand elle l'avait entendu déclarer que Saint-Loup, s'il avait survécu à la guerre, eût pu se faire élire à la députation, mais qu'il aimait trop sincèrement le peuple pour arriver à conquérir ses suffrages, peuple qui lui aurait sans doute, assurait-il, en faveur de ses quartiers de noblesse, pardonné ses idées démocratiques. Pour Proust, toute foule, n'étant pas artiste, imprimait à tout ce qu'elle touchait quelque chose de commun. Il avait montré le bout de l'oreille en se faisant même l'avocat des aristocrates russes en exil contre les bolchévistes de 17. Et tout allait dans le même sens, continuait-elle, depuis son apologie des bonnes œuvres que sa mère préférait aux institutions d'État jusqu'à son scandaleux détachement en face des événements extérieurs les plus graves. N'assurait-il pas que, chez les hommes, le changement profond opéré par la guerre était en raison inverse de la valeur de leur esprit ? Il mettait tout en haut ceux qui, s'étant fait une vie intérieure, ont peu d'égard à l'importance des événements⁵³. »

ennuyeux, et s'il se trouve sur un plan moral, intellectuel et sentimental, plus élevé que celui où il évoluait au début de l'ouvrage, on finit malgré tout par se demander si la lecture de Proust ne lui a pas causé plus de mal que de bien. Ce n'est sans doute pas ce que voulait montrer l'auteur. »

⁴⁹ Bruno avait admiré sans réserve la discussion entre le héros proustien et le peintre Elstir, dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (Texte présenté, établi et annoté par Pierre-Louis Rey, dans *À la recherche du temps perdu*, édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié, *op. cit.*, vol. II, p. 190-209, voir *Une lecture*, Deuxième partie, Chapitre III, 199-100 [p. 132]). Voir la visite de l'atelier de Langlade à Montrouge (*Une lecture*, Troisième partie, Chapitre II) et celle de l'atelier de Lherm à Saint-Mandé (Troisième partie, Chapitre IX).

⁵⁰ *Une lecture*, Deuxième partie, Chapitre V, p. 114-115 (p. 150-152).

⁵¹ *Ibid.*, Troisième partie, [Chapitre XIV], p. 363 (p. 469).

⁵² Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, *op. cit.*, p. 219-221.

⁵³ *Une lecture*, Troisième partie, Chapitre VI, p. 268 (p. 356).

Au cours de cette soirée, d'autres personnages donnent leur avis sur l'œuvre de Proust, non sans exaspérer Bruno : « Des peintres de dernière zone, qui n'eussent pas admis une critique sur leur art de la part de ceux qui ne savaient pas tenir un pinceau, se mirent à dogmatiser sur l'esthétique et la portée du *Temps perdu*. Les propos en vinrent assez vite à un tel point de confusion et de sottise que l'un taxait presque l'écrivain, sous le prétexte que le portrait de Bloch du *Temps retrouvé* était fort cruel, d'antisémitisme, et que l'autre prétendait pouvoir juger de l'infamie des gens du monde sur l'impossibilité où on se trouvait d'en citer un qui eût consacré à Proust un ouvrage digne de son génie⁵⁴. » La question politique, que ce soit dans le contexte de l'histoire – les années 1930 et la montée du fascisme –, ou dans celui de l'écriture (1942-1947) et de la publication (1948) de *Une lecture*, est particulièrement aiguë. Elle anime les discussions sur la littérature. Elle semble à Bruno hors de propos pour partager son expérience de lecture ou approfondir sa compréhension de l'œuvre⁵⁵.

Mais le personnage qui exaspère le plus Bruno est Bert y, l'ami de Dora surnommé Morel dans la première partie. Au cours de la soirée chez Opronto, Bert y ouvre les yeux de ses auditeurs sur la sensibilité homosexuelle de Proust. La réaction de Bruno est véhémement :

Bruno, agacé de voir Bert y plastronner avec tant d'impudence, mais qui s'était contenté jusque-là de se taire, ne se retint pas de rappeler que Proust avait bien traité de maladie, en la croyant inguérissable, le seul amour qu'il pouvait ressentir et qu'il était assez comique de voir ce malade, qui hésitait parfois à porter son diagnostic avec trop de sévérité, soudain découvrir, en face du sadisme de Charlus, ce que la perversion peut avoir d'effarant et de répugnant. [...]

C'était, expliquait-il, que l'habitude de séparer la moralité de tout un ordre d'actions devait être prise depuis si longtemps qu'elle était allée sans plus jamais demander son opinion au sentiment moral, en s'aggravant de jour en jour jusqu'à celui où ce Prométhée consentant s'était fait clouer par la Force au Rocher de la pure matière⁵⁶. Pour Bruno aussi, d'autant qu'il n'accordait pas que tous les vices fussent innés, il n'y avait souvent qu'un seul péché à la base de tant de bassesses, le manque de volonté, la non-résistance aux plaisirs dégradants. Bert y, qui était incapable de parler d'idées générales bien longtemps, et ne savait s'intéresser à une œuvre sans faire de personnalités, et qui, plus encore, éprouvait le désir de tout ramener à lui, prit aussitôt la mouche, et se lança dans d'extravagants pilpouls. Il accabla Bruno sous des citations invérifiables et des anecdotes se rapportant au monde du théâtre et de la politique, qui n'avaient avec la veulerie que Bruno avait dénoncée qu'un rapport tout à fait incertain. Comme il était intarissable et qu'il avait oublié Proust, simple prétexte pour lui à ramener la conversation au sujet qu'il préférerait à tous les autres, Bert y parut à Quentin définitivement insupportable. Regardant l'heure, il décida d'en finir avec cette soirée⁵⁷.

Le personnage de Bruno, non dénué de préjugés homophobes dans les deux premières parties⁵⁸, avait pourtant réagi positivement à la lecture de *Sodome et Gomorrhe I*⁵⁹ et il avait entrevu la sensibilité homosexuelle de l'auteur en lisant le récit des aventures de Charlus pendant la guerre. Mais manifestement, il n'a pas retenu la leçon de Proust sur les prétendus « vices » et « perversions »⁶⁰. De là à exprimer une forme d'homophobie, il n'y a qu'un pas, qui sera largement franchi quelques chapitres plus loin : Bruno, voyant Bert y et Dora dans le café de Belleville où il a donné rendez-vous à Pernelle, pense que Bert y a informé Dora de

⁵⁴ *Ibid.*, p. 269-270 (p. 358).

⁵⁵ Même si, parallèlement, au cours de la troisième partie, sa sensibilité politique évolue vers le Front populaire.

⁵⁶ Voir *Le Temps retrouvé*, Folio, *op. cit.*, p. 145.

⁵⁷ *Une Lecture*, Troisième partie, Chapitre VI, p. 274-275 (p. 364-365).

⁵⁸ *Ibid.*, Première partie, Chapitre II, p. 20 (p. 27) ; Deuxième partie, Chapitre III, p. 95 (p. 127).

⁵⁹ *Ibid.*, Deuxième partie, Chapitre V, p. 129 (p. 170-171).

⁶⁰ Que ce soit la conception naturaliste de l'homosexualité exposée dans *Sodome et Gomorrhe I* ou l'interprétation psychologique des pratiques sexuelles de Charlus dans *Le Temps retrouvé* (Folio, *op. cit.*, p. 147) : « En somme son désir d'être enchaîné, d'être frappé, trahissait, dans sa laideur, un rêve aussi poétique que, chez d'autres, le désir d'aller à Venise ou d'entretenir des danseuses. »

son rendez-vous avec la journaliste. Dans une scène « d'une rare violence », il passe Berty à tabac dans les toilettes du café⁶¹.

La signification du *Temps retrouvé* est encore débattue aux cours d'une discussion avec Jean-Gaspard Lherm et sa nièce Yvette, dans une scène qui se déroule au zoo de Vincennes. Progressant d'un pas important dans sa réflexion, Bruno se demande s'il n'y a pas eu une erreur de destinataire, dans le fait même qu'il ait lu le roman de Proust : « – C'est un peu comme si j'avais reçu un message qui ne m'était pas adressé. Je n'ai pas compris sur le coup que Proust qui ne croit pas à grand-chose (ni à l'amour, ni à l'amitié, ni au dilettantisme), me faisait miroiter un idéal privilégié, réservé aux seuls créateurs, aux artistes. Il m'a fait désirer la seule vie que je ne pouvais connaître. Allez donc imiter Marcel sans avoir sa vocation et ses dons ! Je me ferais l'effet de ces vieilles filles qui ne sont devenues telles que pour avoir été élevées au-dessus de leur condition et qui refusent tous les partis qu'elles ont appris à mépriser. Héron ou déclassé, je sais trop ce qui me guetterait alors. Car enfin, des impératifs qu'il propose successivement : jouir, comprendre et créer, les deux premiers ne me suffisent pas et je me sens incapable de faire une œuvre d'art. Il m'a fait douter de tout, comme disait tout à l'heure ta nièce. À force de baigner dans un monde où l'oisiveté intelligente tient plus de place et vaut mieux que les travaux utilitaires, la pensée que les actes, et le pessimisme que tout (l'art excepté, bien entendu), je ne trouve pas facilement ma place en ce monde. Proust a éveillé en moi un besoin d'autre chose, de plus noble, si vous voulez, que ce que j'ai connu jusqu'ici. Je ne sais encore si ce sera celui de l'amour ou de la justice qu'il l'emportera, mais je sais bien que sa voie, la seule qu'il m'ait proposée, m'est interdite⁶². » C'est l'artiste qui résout cette difficulté et justifie du même coup les réticences de Bruno envers certains aspects de l'œuvre proustienne : « – Je crois, en effet, dit Lherm, qu'il faut rechercher par où les écrivains que nous admirons ne nous satisfont pas. Crois bien que tu n'as pas volé à Proust ses idées, car tu avais pour elles, de toute évidence, du mordant. Sans quoi elles ne t'auraient pas retenu. Il semble bien, d'après ce que tu m'as raconté de ta vie ici depuis ton retour que tu n'as pas tout à fait écouté sa leçon et que tu as vécu comme si ton modèle était Swann [...]. Pourquoi limiter la création à l'art ? Entre le dilettantisme et le génie, il y a la place pour beaucoup d'hommes, pour beaucoup et aussi pour nous⁶³. » La sagesse de Lherm ne va pas sans rappeler celle d'Elstir.

L'artiste atténue aussi les critiques de Bruno contre la dimension théorique de l'œuvre : « – L'erreur, disait le sculpteur, c'est de prendre Proust pour un philosophe et le Temps perdu pour un Traité de morale. Il est certain que Schopenhauer, pour ne prendre que ce lui-là, avait dit presque toutes ces choses avant lui [...]. Il a reconnu lui-même que nous n'avons de l'univers que des visions informes, fragmentées, et que nous compétons par des associations d'idées arbitraires, créatrices de dangereuses illusions. Étant ce qu'il était avec son manque pathologique de vitalité, son hypersensibilité, son manque de foi dans les hommes, tout ce qui le condamnait à la solitude, il n'y avait pour lui que cette solution, ne crois-tu pas, et c'est là une autre explication de sa croyance en ce qu'il faut bien appeler les instants surréels du Temps retrouvé⁶⁴. » Lherm relie même le message du *Temps retrouvé* à la question de l'inachèvement des tomes posthumes : « – Proust est surprenant et l'on n'en a jamais fini avec lui. On ne sait même pas en définitive si, avant sa mort, il n'avait pas aussi condamné l'art et le temps qu'il avait consacré à son œuvre. On dit qu'il a repris pendant son

⁶¹ *Une lecture*, Troisième partie, Chapitre XI, p. 326 (p. 433-434).

⁶² *Ibid.*, Chapitre XII, p. 333 (p. 443).

⁶³ *Ibid.*, p. 334 (p. 444).

⁶⁴ *Ibid.*, p. 335 (p. 446).

agonie le passage où il décrit la mort de l'écrivain Bergotte⁶⁵. Et que pense Bergotte à ce moment-là ? Il sent qu'il a donné imprudemment sa vie pour parfaire son art. "Imprudemment !" Qu'en dis-tu⁶⁶ ? » L'anecdote sur la révision de « la mort de Bergotte » est authentique, elle est connue depuis le témoignage de François Mauriac, publié deux semaines après la mort de Proust : « Durant sa dernière nuit, il dictait encore des réflexions sur la mort, disant : "Cela servira pour la mort de Bergotte." »⁶⁷ » L'hypothèse que Proust aurait réécrit *Le Temps retrouvé* s'il avait vécu plus longtemps n'a pas non plus été démentie par les travaux ultérieurs de la critique génétique, même si la teneur de cette réécriture n'a pas été envisagée concrètement, faute d'éléments tangibles. Néanmoins, dans l'optique de notre lecteur, il est intéressant d'imaginer un *Temps retrouvé* moins idéaliste.

La dernière discussion sur Proust et *Le Temps retrouvé* intervient au cours d'un voyage où Bruno liquide son amitié avec l'écrivain Armand Viroux, personnage important dont nous n'avons pas eu l'occasion de parler, qui est une sorte de Bloch professeur de lettres⁶⁸. Plein de ressentiment, celui-ci dirige sa verve contre Bruno et sa lubie proustienne : « Tu recommences à mirobolier. Déçu de ne pouvoir écrire le Temps perdu ou de faire la pige à Lherm, ta belle âme, avide d'envolée, veut faire une carrière dans la justice et la rédemption. Je t'en souhaite. Il y a en toi du pseudo-mystique. C'est même pour cela que tu as marché dans les bobards du Temps retrouvé. Ah ! ces réalités spirituelles, qu'on ne peut exprimer que par allusion⁶⁹ ! » Armand retourne contre Bruno ses propres critiques, sans le guider plus loin dans l'interprétation de la *Recherche*. À moins qu'il illustre, par son comportement même, la validité de la théorie proustienne de l'amitié...

*

L'expérimentation de Roland Cailleux, qui consiste à faire lire *À la recherche du temps perdu* et, pour ce qui nous intéresse, *Le Temps retrouvé*, par un personnage de roman relativement banal, nous semble riche d'enseignements. Le Français moyen qu'est Bruno Quentin, est, comme tout être ordinaire, la somme de caractéristiques individuelles, qui vont se manifester au cours de sa lecture et après sa lecture. Le processus de l'acte de lecture est illustré concrètement. Les sentiments du lecteur, ses souvenirs, ses opinions, ses impressions, son expérience du temps se manifestent plus clairement, nous semble-t-il, que dans le discours critique. La révélation et la transformation attendues du *Temps retrouvé* n'ont pas lieu comme le lecteur l'imaginait naïvement, à cause d'une conception et d'une pratique trop passives de la lecture. Mais justement, nous pouvons nous reconnaître dans cette attitude, quand nous nous laissons porter par le texte sans faire l'effort nécessaire de retour sur nous-mêmes. Ce plaisir du texte et cet oubli de soi sont des composantes essentielles de la lecture, que le roman de Cailleux retranscrit fidèlement. Ils entrent en tension avec le projet proustien de fabriquer « un instrument d'optique⁷⁰ » offert au lecteur pour qu'il lise dans sa propre vie. Bruno Quentin n'y parvient pas totalement. Ce « roman du lecteur » se termine par une fin ouverte, qui réserve la possibilité d'une vie créative, laquelle n'est pas écrite. Ce serait un autre roman.

⁶⁵ Voir Marcel Proust, *La Prisonnière*, Texte présenté, établi et annoté par Pierre-Edmond Robert, dans *À la recherche du temps perdu*, édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié, *op. cit.*, vol. III, p. 687-693.

⁶⁶ *Une lecture*, Troisième partie, chapitre XII, p. 334 (p. 445).

⁶⁷ François Mauriac, « Sur la tombe de Marcel Proust », *La Revue hebdomadaire*, Trente-et-unième année, Tome XII, Décembre 1922, p. 5.

⁶⁸ Au Lycée Condorcet, le lycée de Proust lui-même. Voir *Une lecture*, Première partie, Chapitre III, p. 37 (p. 50).

⁶⁹ *Ibid.*, Troisième Partie, Chapitre XIII, p. 344 (p. 456).

⁷⁰ Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, *op. cit.*, p. 217-218.

